

## L'EXPÉRIENCE DE LA MANTIQUE, LA VOIX DES SIBYLLES Épreuve de l'événement et vocation impériale

Par Philippe Forget

Le dieu dont l'oracle est à Delphes ne parle point,  
ne cache point, mais il donne des indices.  
Héraclite

[...] la première langue fut en usage à l'époque des familles alors que les hommes encore païens, venaient à peine de s'humaniser ; ce fut une langue muette utilisant des signes ou des objets ayant des rapports naturels avec les idées qu'ils voulaient exprimer.  
Giambattista Vico

### Les méthodes divinatoires

L'aurore grecque sut saisir le monde à même son apparition. Pris dans l'Événement du monde, le Grec interrogea les événements de la nature (phùsis) qui conditionnaient la situation humaine pour s'orienter dans leur dédale. Dans ce lien unitaire de l'homme au monde, les dieux sont les figures des lieux, des moments et phénomènes qui entourent et infusent la vie (bios) de l'homme. Préoccupé de sa situation et des perspectives de sa vie, le Grec désire discerner la voie qu'il doit prendre au sein du tumulte des choses, des circonstances qui le pressent. Il y va de sa vie, des siens, de sa gloire et de sa mémoire : l'événement du Tout est inlassablement un verdict pour les actions humaines.

Comment donc s'y reconnaître et marcher d'un pas plus confiant vers l'avenir ? L'homme et le monde s'appartenant l'un l'autre, le dernier n'adresse-t-il pas des signes au premier ? Ces signes, il faut savoir les lire et les décrypter. Telle est l'affaire des devins (mantis)<sup>1</sup> qui possèdent l'art d'interpréter les signes, les présages que constituent certains phénomènes de la nature. Ainsi les légendaires Mélampus et Tirésias ont reçu des dieux l'art mantique (mantiké) de conjecturer les événements futurs. Aux yeux des devins, les phénomènes du monde sont autant de prodiges qui peuvent guider les pas de l'homme égaré par la mouvance des choses. Tous les mortels ne sont pas aptes à voir les signes et en discerner le sens. Seuls quelques confidents des dieux ont reçu leur révélation, les règles de correspondance symbolique qui structurent la mantique. Celle-ci, une fois constituée, par les devins archaïques (Mélampus, Tirésias, Manto, Calchas, Hélénos, Cassandre, etc.), comme science et méthode de lecture symbolique des événements, est devenue transmissible et susceptible d'être enseignée. La Grèce antique fut ainsi profuse en manticiens, familles sacerdotales et divinatoires, et institutions de mantique (manteion)<sup>2</sup>.

Puisque la nature engendre d'innombrables symboles, les devins possédaient de nombreuses méthodes pour éclaircir l'avenir. Ces méthodes s'ingéniaient d'abord à déchiffrer les signes du futur dans la vie animale. La mantique s'appliquait ainsi aux actes instinctifs des oiseaux (ornithomancie) et des poissons (ichthyomancie). Elle postulait également que les entrailles des victimes comportaient les signes conjecturaux, telle était l'objet de l'extispicine, nommée haruspicine par les Etrusques et les Latins. Le foie était surtout considéré comme le siège central de la divination. Mais les éléments fondamentaux de la nature étaient aussi censés exprimer le destin. La divination par la flamme (empyromancie) ou la fumée (kapnomancie), par les liquides (hydromancie), notamment l'eau, était largement répandue. La divination par l'oscillation d'objets, tels une hache (axinomancie), le mouvement d'une boule (sphondylomancie) ; par la sonorité d'anneaux (dactyliomancie), appartenait autant à la mantique. Quand certains objets ne possédaient pas de vertu magique, une pierre, une fève, des galets, des osselets, suffisaient à délivrer un message conjectural. Faire parler le sort (cléromancie) était même une méthode fondamentale, liée à Hermès, le dieu facétieux des Carrefours et des chemins propices ou funestes. En effet, le tirage au sort pouvait bien être considéré comme une pratique divinatoire et juste puisque le dieu en personne se prononçait sur le chemin ou la décision à prendre. Signes des événements en gestation, les sorts, une fois tirés, les accomplissaient : cette manœuvre performative<sup>3</sup> ne consacrait-elle point le verdict impartial de Dikê, la Justice.

Ouverts aux nouveautés, curieux des mondes étrangers, les Hellènes reçurent des Chaldéens, des Egyptiens, voire des Mages, la science des astres et celle des nombres. Héritiers des méthodes et

théories égyptiennes qu'ils conjuguerent aux procédés chaldéens, ils s'approprièrent les signes du Zodiaque et s'adonnèrent à l'horoscope. Toutefois, ce fatalisme sidéral dut attendre la ruine de la polis, l'usure des dieux tutélaires et l'expansion du stoïcisme, pour gagner l'esprit grec. Traçant la destinée d'une vie entière, l'astrologie bénéficia en effet de l'unité métaphysique et organique de l'univers que proposait le panthéisme stoïcien<sup>4</sup>. C'est ainsi qu'elle se substitua progressivement dans le monde grec puis romain aux antiques méthodes de la mantique, et qu'elle corrompit l'esprit de liberté morale et politique malgré les avertissements d'un Epicure ou d'un Tacite. Dans le sillage de l'astrologie, la divination par les nombres (arithmomancie) se développa. Le nom de mathématiciens caractérisait d'ailleurs les astrologues. On crut que l'évaluation numérique des noms propres assignait aux individus une valeur physique et morale déterminée. Il suffisait de calculer par exemple la valeur numérique du nom de deux antagonistes pour prévoir qui serait le vainqueur de leur lutte. L'esprit occidental a depuis longtemps été tenté de substituer la quantification des rapports au risque du discernement et de la décision politiques.

L'abandon à la fatalité des mathématiciens témoignait d'un ébranlement profond du sol antique. A la confiance accordée aux signes immanents, succéda l'angoisse compulsive des arrêts du Ciel. La Terre déchuée, le salut vers le Ciel ne pouvait que prospérer. Bien qu'il persécutât les astrologues, le christianisme fit son miel de l'exaltation sidérale dont ils avaient nourri le peuple. L'heure de la transcendance onto-théologique pouvait sonner, mais son incarnation politique et sociale n'aurait sans doute jamais eu lieu si le sentiment populaire des Antiques n'avait pas d'abord succombé à l'obnubilation par les Cieux fatidiques.

### **Opération mantique et expérience pathique**

Les cieux de la mantique archaïque et classique étaient liés à la Terre. Ils n'étaient pas le Ciel écrasant et judiciaire. Comment comprendre cette popularité de la mantique chez les Grecs et leur goût pour ce fatras de divinations techniques ? Les signes délivrés par les oiseaux, les éléments et les objets ne formaient pas des arrêts irrévocables. Leur message était flou et leur interprétation douteuse. Ils n'obéaient point la décision humaine, motivée par bien d'autres impératifs : l'honneur, la gloire, l'urgence de la victoire, le désir de paix, etc. Dans l'Illiade, Hector se moque des présages funestes qui voudraient le dissuader d'affronter Achille. Bien des généraux antiques ont forcé la victoire en ignorant ou en interprétant à leur goût des signes négatifs. La mantique n'est donc pas vécue par le Grec comme la voix d'une logique implacable de raisons, causes et effets, de déductions univoques qui dicteraient l'avenir.

Le Grec raisonne mais enserré dans un monde qui, loin d'être une mécanique abstraite ou avant d'être un objet du discours, surgit comme un tissu de sensations et d'affects. Il doit conduire sa vie et décider d'un moment au sein d'un espace vif qui le transit d'impressions, les unes propices, les autres sinistres, d'autres encore flottantes. Parmi un tumulte d'impressions, et surtout quand les nuages s'accumulent ou qu'une aubaine se profile, la soif d'orientation est pressante : où et comment accomplir le pas qui sauve et grandit ? L'esprit juge, a son idée, mais sa vie profonde le relie à l'atmosphère de la situation, et il doit faire avec le goût qu'elle en ressent.

On ne saurait donc comprendre la mantique si on la considère selon les normes discursives d'un monde prédiqué et objectivé. Radicalement irrationnelle, elle n'en est pas moins cohérente avec un vécu archaïque et pathique des phénomènes du monde. Elle révèle et exprime la situation anté-prédicative de l'existence humaine. Dans ses techniques hétéroclites, elle cristallise l'expérience pathique d'un avenir qui s'annonce, d'un moment crucial et d'un chemin décisif. L'opération mantique précipite l'épreuve (pathos) de la situation à endurer et à franchir. Une situation n'est pas seulement un système de signes visibles, distincts et maîtrisables, mais aussi un climat apriorique, une ambiance « atmosphérique »<sup>5</sup> qui nimbe et colorie<sup>6</sup> le paysage de la décision. En deçà de toute vision surplombante et distanciatrice, transcendantale à toute visée discursive et objective, êtres et choses naissent et paraissent, chargés d'affects et de sens ; et les liens qu'ils nouent, de même, lesquels trament à leur tour un climat, un fond atmosphérique où baigne l'existence. Celle-ci éprouve dans ses arkhé sensoriels, les phénomènes du monde comme autant de charges affectives, expériences-de-valeurs, qualités « matérielles »<sup>7</sup>, auxquelles l'homme est tenu de s'accorder, à peine de s'égarer et se perdre.

L'homme était victime de ses images, diront des esprits positifs. Certes, nous vivons cependant toujours dans des images, et les images vécues des Antiques n'étaient pas des représentations mais des expériences axiologiques, infuses d'un pâtre « matériel », qui formaient leur situation concrète et leur condition morale et politique. La disposition spatiale était, par exemple, une orientation axiologique. La droite était source de force et de prospérité, la gauche signe de faiblesse et de décrépitude. Sur le plan militaire, les armées attaquaient toujours à droite ; et même le génial

Alexandre, au plus fort de ses innovations tactiques, continua à opérer pareillement<sup>8</sup>. L'agir humain pâtissait du lieu ; le lieu orientait et départageait l'activité humaine. Dès lors, on comprend mieux la mantique si on la relie à la participation sympathique des êtres au Tout et des uns aux autres.

Que fait l'homme qui prend garde aux présages et tandis qu'il les consulte ? Sans doute a-t-il une décision importante à prendre, une action peut-être décisive pour sa vie ou celle des siens à entreprendre. Son jugement est suspendu, tout son être même : il est en attente de l'événement. Il doit s'y reconnaître avec ses entours dont le climat est menaçant. Il doit sentir, « flairer », subodorer l'événement qui s'annonce. Des oiseaux passent, ces « co-habitants des dieux », un aigle dont la puissance ombrage la terre, ou des corbeaux dont la noirceur crible l'azur ; vol lourd ou léger, à droite ou à gauche, élevé et rapide ou bas et bruyant ; cris stridents ou plaintifs : ils écrivent et tracent la scène du drame dans la chair du monde. Ailleurs, un os biscornu, les volutes âcres ou suaves de l'agneau grésillant, la reptation insolite d'un serpent, la sonorité apaisante ou rugissante d'une onde, la zébrure oblique ou verticale de la foudre, la vigueur ou l'horreur des entrailles fumantes. Les cieus fulminent, les eaux bouillonnent, les matières suintent ou saignent. Le monde paraît dans une écriture originaire, celles de ses humeurs, tons et images. Traits aussi sonores avant le règne de tout phonème.

La phûsis s'exprime par signes et gestes climatiques. Et quand un homme est inquiété dans ses fondations et ressorts pathiques, il les convoque par l'opération mantique afin de s'y retrouver dans le brouillard de ses impressions. L'expression de la phûsis lui adresse une configuration pathique de sa situation d'où il pourra trancher et agir. Les présages dessinent les caractères qui signifient « l'atmosphérique » d'un homme immergé dans l'animation de l'univers et en attente de ce qui lui arrive. En catalysant cette écriture, l'opération mantique fiance l'inquiet avec un monde de nouveau en cours, avec lequel le « courant passe ». Elle purifie l'existence de son trouble « atmosphérique » et la rétablit<sup>9</sup> dans ses fondations anté-prédicatives et impressives. Elle dénoue le lien subconscient avec un climat qui pèse et oppresse. N'oublions pas que la divination portait aussi sur le passé, y repérant les forfaits symboliques (sacrilèges, irrespect des dieux, etc.) qu'il fallait réparer pour que l'homme ou la cité se dégagent de l'ambiance catastrophique de malheurs répétés. Ainsi réinscrit, par les signes du monde, dans le tissu affectif et « valoriel » de ses entours, le mortel se reprend. L'esprit et l'âme renoués, il est prêt à conduire ou à assumer l'avenir.

En revanche, dans l'Hadès, l'épreuve de l'avenir est absente ; et les morts y séjournent sans forme, confus dans des vapeurs indistinctes. Pour qu'ils parlent, ne faut-il pas les tirer de leur sort nébuleux en les alimentant du pourpre sacrificiel ? C'est que la vie du mortel ne se résout pas seulement dans l'expression de ses idées, elle naît et respire dans les concrétions colorées de la matière vive. Les couleurs du monde restituées, l'heure du drame peut sonner. Si l'arrêt de l'oracle est propice, l'enthousiasme (et ne faudrait-il pas parler d' « emphysiasme » ?) s'empare du mortel qui dépasse le moment de l'attente. L'augure est défavorable : le mortel mesure le péril de l'événement. Le dieu le met en garde contre sa présomption et la démesure (hûbris) de ses appétits. Les signes l'invitent à la prudence.

Néanmoins, le mortel reste libre de sa décision. Il peut forcer l'événement, inspiré par un autre souffle qui le saisit et l'entraîne vers un futur incertain : chimère ou Toison d'or ? Avisé par un autre dieu, il déjoue l'augure, lui prêtant sur-le-champ un sens différent. Dans l'opacité de l'avenir, l'opération mantique taille un coin où s'engouffre le mortel, chargé de sens et de goût : il pressent l'avenir sombre, amer ou solaire. Le lieu, le moment, le symbole et l'acte divinatoires expriment le fond pathique et fantastique de l'heure où se joue le destin, de cette configuration fatidique du monde qui se dévoile au participant comme occasion bonne (kairos) ou fatale. L'opération mantique est la révélation pathique de l'aventure humaine.

Il importe donc peu que les signes divinatoires soient apparemment arbitraires. Compte leur seul aspect saillant qui révèle et figure le climat subconscient, l' « atmosphérique » anté-prédicatif d'une chair mortelle aux prises avec le destin, le cours du monde qui le joue et le déjoue. Dans l'univers mytho-poétique des Antiques, l'acte n'est pas seulement le fruit d'une décision intellectuelle, mais aussi celui d'un vécu symbolique des phénomènes. Symbolique ne signifie pas ici représentation intellectuelle, mais savoir empathique des manifestations animées du monde. L'homme ne conduit sa vie qu'autant qu'il connaît (sapere) d'abord la saveur (sapor) contrastée de l'univers. Aussi ne comprend-il pas l'aigle qu'il contemple comme un emblème de la puissance ; le rapace lui fait d'emblée signe, parce que surgissant sur le champ du drame, il est concrétion et présence de puissance. On comprend dès lors comment des phalanges, en marche vers le choc fatidique, étaient impressionnées par le rapace et son vol dont l'actualité annonçait sympathiquement aux chairs inquiètes l'imminence du verdict des armes.

Dans cette même perspective, les dieux ne sont pas des métaphores, la dénomination imagée d'un fait. Ils ne constituent ni le fruit de l'intellection ni d'une convention allégorique et ne signifient pas

davantage des présences surnaturelles. Leur nom invoque la présence des événements qui affectent l'existence humaine et dont celle-ci pâtit. Dans le dieu, vient à la présence et au partage de tous, l'expérience pathique des événements fondamentaux qui tissent et pénètrent la vie commune des hommes. Quand le mytho-poète chante les dieux, il révèle les événements comme ces phénomènes qui déchirent, se disputent et orientent la destinée humaine. Aphrodite nimbe la couche des amants, Arès porte la fureur du carnage : les dieux viennent parce qu'ils sont l'ouverture de l'événement, avant toute analyse philosophique et décomposition scientifique de celui-ci. Comment les dieux n'agiraient-ils pas sur les mortels puisqu'ils expriment la puissance, variée et variante, de ce qui passe, se passe et les touche. Qu'est le dieu, sinon la présence concrète et « matériale » de l'événement saillant qui affecte le mortel en ses tréfonds et que figure, dans ses vers incantatoires, le poète.